

# Un noir au pays des fous blancs

## Carte d'identité

**Nom:** TSHIBANDA

**Prénom:** Pie

**Âge:** 51 ans

**Profession:** psychologue, écrivain, conteur, animateur dans une école de devoirs

**Signe particulier:** son humour léger fait qu'on finit par se décaper soi-même...



### ✓ **Votre scolarité s'est déroulée en Afrique...**

**PT:** Oui, j'ai fait mes études primaires chez les Pères de Scheut. Ensuite, j'ai suivi l'école normale pour être instituteur: en effet, à la fin des humanités, soit on allait à l'université, soit on enseignait. L'année où j'ai terminé mes humanités, la coopération a cessé; nous n'avions plus d'enseignants venus de Belgique. Alors, mon directeur a choisi des remplaçants parmi ses élèves les plus capables. C'est ainsi que, pendant un an, j'ai enseigné l'histoire et l'anglais dans les classes inférieures.

### ✓ **À 18 ans!**

**PT:** 19, en réalité, car j'avais un retard d'une année. Mais oui, nous étions très bien formés dans cette école élitiste. J'ai donc été à la fois enseignant et... préfet de discipline! Mais au bout d'un an, j'ai voulu aller à l'université. On y avait d'ailleurs intérêt, car la bourse d'études qu'on recevait était supérieure au salaire d'enseignant. À Kisangani, j'ai fait une licence en psychologie. Revenu à Lubumbashi, j'ai d'abord travaillé comme conseiller d'orientation scolaire, ensuite comme professeur et directeur des études dans le secondaire, et cela pendant 10 ans. Après cela, j'ai

travaillé pendant 7 ans à l'Union minière. Au moment de l'épuration ethnique, je suis venu en Belgique. Mais quand je cherchais du travail, on me demandait: "Vous êtes psychologue d'ici, ou de là-bas?". Je comprenais ce que cela voulait dire... Alors, je suis retourné à l'UCL, où j'ai fait homologuer mon diplôme de psychologue, puis ai étudié pour obtenir une seconde licence, en sciences de la famille et sexualité.

### ✓ **Revenons à votre adolescence. Les humanités, en Afrique, étaient donc tout à fait générales?**

**PT:** Cela s'appelait les *Études pédagogiques*. On avait beaucoup de cours de français et de langues, mais aussi de psychologie, de pédagogie et de méthodologie. En fait, après 4 ans d'études secondaires, on était déjà un bon instituteur pour l'école primaire. Ensuite, on a ajouté 2 ans, ce qui correspondait au cycle des humanités. Mais la formation était vraiment excellente. Il n'y avait pas plus de 20 élèves dans la classe et une école d'application nous permettait de pratiquer sur le terrain.

### ✓ **Quel genre d'élève étiez-vous?**

**PT:** Un bon élève... mais pas sur toute la ligne! Il pouvait m'arriver d'être premier de classe une année, puis l'année suivante, de figurer parmi les derniers. Je me souviens ainsi qu'à un premier semestre, j'ai eu 47% et 63% au second. J'étudiais toujours en dernière minute, mais en écoutant le prof de façon très attentive, j'avais déjà beaucoup retenu; de plus, j'avais une grande capacité de synthèse. Quand j'analyse cela avec du recul, je l'explique par les problèmes que je connaissais dans ma famille. J'étais - et je suis resté - très sensible. Quand les parents se disputent, ils croient que les enfants n'ont pas entendu, mais ce n'est pas vrai. Cela me poursuivait à l'internat. Je me demande même si je ne suis pas devenu écrivain pour cela, pour sortir tout ce que j'avais sur le cœur.

### ✓ **À quel âge avez-vous commencé à écrire?**

**PT:** J'avais 16 ans. Les religieux nous donnaient une éducation très chrétienne, dans laquelle filles et garçons ne pouvaient pas se rencontrer. Entre l'internat des garçons et celui des filles, il y avait l'église et le couvent, alors faire passer une lettre relevait de la prouesse! Quand un garçon chantait, était heureux, c'est qu'il en avait reçu une! C'était mignon et romantique et quand ce petit amour cessait, on souffrait. Moi, j'écrivais dans mon cahier. Un jour, à l'université, j'ai voulu jeter ces

histoires que j'avais écrites avec mon cœur, mais un ami m'en a dissuadé. Après mes études, j'ai repris ce cahier comme quelque chose en jachère, l'ai proposé à un éditeur... qui l'a tiré à plus de 25.000 exemplaires. Tous les jeunes de cet âge s'y sont retrouvés.

### ✓ **Vous deviez aimer le cours de français?**

**PT:** Oui, beaucoup! Tenez, je vous raconte: on nous avait donné le texte du *Cid* de Corneille. Et nous, Africains, ça nous intriguait beaucoup: comment peut-on tuer le père de sa fiancée et être digne d'elle? Toute la lutte intérieure de Rodrigue - venger l'honneur de son père ou vivre dans le déshonneur -, les pleurs de Chimène devant l'épée rougie par le sang de son père... tout cela m'étonnait et me touchait beaucoup. Et c'était tellement bien écrit! Les romans, la poésie: avec ces matières-là, je m'évadais. Souvent, je grimpais dans un manguier et m'installais sur une branche haute pour regarder les oiseaux, le paysage. Par contre, je n'étais pas très matheux, même si je me débrouillais pas mal.

### ✓ **Quel est votre meilleur souvenir scolaire?**

**PT:** C'était lorsqu'à l'internat, alors qu'il était interdit de parler aux filles, l'occasion nous en était donnée - par exemple, lorsqu'on devait aller accueillir une autorité politique, à 5 km de là. Filles et garçons, on se retrouvait alors ensemble sur la route. Et lorsqu'à l'occasion d'une fête, le prêtre nous annonçait: "*Il y a visite chez les filles*", alors là, je ne vous dis pas! Chacun se coiffait avec soin, mettait ses plus belles chaussures, on repassait nos pantalons - et les filles en faisaient autant. Parfois, pour lever la pression, les sœurs amenaient les filles quand on jouait au football; nous, on appelait ça les "matchs officiels" et tous les garçons voulaient être parmi les 11 sélectionnés! Même les estropiés auraient marqué des buts, ce jour-là! Et vraiment, c'est un beau souvenir, cet amour idéalisé, où les filles étaient inaccessibles, où rien n'était jamais consommé. Vous comprenez aussi pourquoi les émois de Rodrigue et Chimène nous touchaient tant...

Je voudrais encore évoquer un autre beau souvenir. Nous étions à la fin du premier semestre, et j'avais eu 47%. Or, les Pères étaient sévères et ils chassaient de l'école tous ceux qui avaient de mauvais résultats, en dessous de 45%. C'est dire si je tremblais... À la fin de l'année, je suis remonté à 63%: quelle fierté!

### ✓ **Et votre plus mauvais souvenir?**

**PT:** Je suis né au Katanga, j'appartiens à l'ethnie Baluba, mais nous avons été chassés au Kasai. Les Pères Scheutistes y avaient de meilleures écoles à certains endroits. J'étais alors à l'école primaire. Il y a eu à nouveau la guerre et les miens ont dû partir encore une fois. Moi je suis resté, mais les Pères avaient divisé en deux leur matériel et nous avaient envoyés dans une autre école, encore bonne, mais ce n'était tout de même plus comparable. Quelques années

plus tard, les tensions se sont apaisées et afin de "remettre ensemble les gens", les prêtres nous ont ramenés dans la première école... mais comme internes. Je n'ai pas aimé cette surprise. Je n'étais pas très fort physiquement, et il y avait tout le temps des bagarres; je devais donc réprimer mes colères. Je suis tombé malade - une allergie à l'eau de l'endroit. La nourriture n'avait rien de varié. On devait se lever tous les jours à 5h du matin, aller quotidiennement à la messe... Et les résultats scolaires n'étaient pas brillants. Ça, c'est vraiment un mauvais souvenir. Mais au moins, ça nous incitait à aller de l'avant. On se disait: "*Il faut que je termine mes études, pour travailler, manger mieux...*". La vie était projetée dans l'avenir et, en attendant, il n'y avait aucune jouissance. En fait, j'ai été formé au devoir, pas à l'envie...

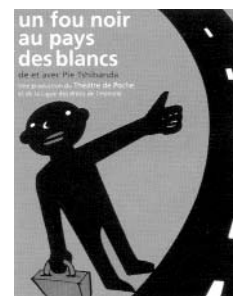
### ✓ **Ce n'est pas vraiment ce que vous rencontrez chez les enfants que vous accompagnez après l'école...**

**PT:** En effet. D'où le titre de mon livre: *Ces enfants qui n'ont envie de rien*. Ils sont tellement nombreux à dire "J'ai pas envie"... mais à ne se projeter dans aucun avenir. Quand je leur demande ce qu'ils veulent faire plus tard, ils répondent: "*Ch'sais pas*". Je crois que les parents y sont pour beaucoup, qui disent à leurs enfants: "*C'est comme tu veux...*". Certains parents savent qu'ils ne sont plus un modèle pour leurs enfants, et ils n'exigent donc plus de ces enfants ce qu'eux-mêmes n'ont pas pu faire. Beaucoup d'enfants qui viennent à l'école de devoirs sont agressifs, ne supportent pas qu'on leur fasse une remarque. La plupart du temps, il y a des problèmes dans la famille. Alors, je dis aux parents, quand ils viennent les rechercher: "*Cessez de croire que c'est un problème entre vous deux seuls et que les enfants ne sont pas concernés*".

### ✓ **Quelle conviction a forgé en vous votre parcours scolaire?**

**PT:** Quand on a une bonne formation, on s'en sort! Il faut vouloir mettre toutes les chances de son côté. Étudier, c'est cultiver un champ. Et en Afrique, on dit: "*Ce que l'un a cultivé, des millions le mangeront...*". ■

**Pie TSHIBANDA** est l'auteur de *Ces enfants qui n'ont envie de rien. Chronique d'un animateur en École de Devoirs*, B. Gilson éd., 2002.



Son spectacle *Un fou noir au pays des blancs* est actuellement présenté en de nombreux endroits.

Pour connaître les dates et les lieux:

[www.poché.be/unfounoir/tournee.htm](http://www.poché.be/unfounoir/tournee.htm)

Des représentations peuvent également être organisées dans les écoles sur demande.  
Infos: Olivier BLIN - 02/647.27.26.